

Luis Martínez Andrade, *Écologie et Libération. Critique de la modernité dans la théologie de la libération*

Paris, Van Dieren Éditeur, 2016, 320 p.

Fabio Mascaro Querido



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/28296>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 355

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Fabio Mascaro Querido, « Luis Martínez Andrade, *Écologie et Libération. Critique de la modernité dans la théologie de la libération* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 176 | octobre-décembre 2016, mis en ligne le 20 juillet 2017, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/28296>

Ce document a été généré automatiquement le 3 janvier 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Luis Martínez Andrade, Écologie et Libération. Critique de la modernité dans la théologie de la libération

Paris, Van Dieren Éditeur, 2016, 320 p.

Fabio Mascaro Querido

RÉFÉRENCE

Luis Martínez Andrade, Écologie et Libération. Critique de la modernité dans la théologie de la libération, Paris, Van Dieren Éditeur, 2016, 320 p.

- 1 Le rapport entre les mouvements sociaux et/ou politiques potentiellement anticapitalistes et les religions a toujours été imprégné par une distension, compte tenu de l'élan de plus en plus « profane » – notamment à partir du XIX^e siècle – des tentatives de *transformer le monde* et de *changer la vie*. Conçus, en général, comme des instruments par la lutte et par le dépassement « concret » et rationnel de l'ordre établi, ces mouvements ont souvent cherché à se définir contre les élucubrations « idéalistes » des utopies religieuses. Le marxisme, pas par hasard nommé « matérialisme historique », représente peut-être le point le plus haut de cette « rationalisation » du conflit (entre les classes) contre l'« irrationalité » capitaliste, en cherchant à trouver les conditions de possibilité « objectives » pour le dépassement du système, par opposition aux hypostases normatives des utopies (religieuses ou pas) du passé.
- 2 Mais si c'était là la version dominante (le « courant froid », pour reprendre les mots d'Ernst Bloch) de la tradition marxiste et/ou révolutionnaire, il y a toujours eu des auteurs qui, sans renoncer à la lutte concrète – inspirée par le marxisme – pour un *autre monde possible*, ont cherché à l'oxygéner, pour ainsi dire, par le dialogue avec d'autres formes de critique sociale, ainsi qu'avec d'autres mouvements de contestation, dont la perspective échappe à la portée « traditionnelle » du type de réflexion fondée par Marx. C'est précisément avec l'aide de certains de ces auteurs « hérétiques »,

représentants du « courant chaud » du marxisme (Bloch, Benjamin, Goldmann, Löwy) – auxquels il ajoute les apports de la sociologie de la religion et de la culture, et aussi de la pensée « décoloniale » –, que le jeune sociologue mexicain Luis Martínez Andrade développe sa réflexion originale et créative sur la présence de la question écologique dans la « critique moderne de la modernité » élaborée par la *Théologie de la Libération* (TL), notamment dans l'œuvre du brésilien Leonardo Boff, l'un des principaux émissaires de cette tendance, avec, entre autres, Gustavo Gutierrez, Hugo Assmann, Franz Hinkelammert, Joao Batista Libanio, Frei Betto.

- 3 Dans cet essai issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'EHESS, à Paris, sous la direction de Michael Löwy, Martínez Andrade appréhende la TL comme une « vision du monde utopique » dont l'apport principal a été sa critique singulière de la modernité capitaliste en Amérique latine, c'est-à-dire dans sa version coloniale-périphérique. Cette critique préfigure « épistémiquement » et « historiquement » ce qu'on appelle le « tournant décolonial », promu par des intellectuels comme Anibal Quijano, Walter Mignolo, Edgardo Langer, Nelson Maldonado Torres, parmi d'autres, sans oublier, bien sûr, l'auteur qui symbolise à son meilleur ce *rendez-vous non manqué* entre la TL et la pensée « décoloniale » : Enrique Dussel, philosophe argentin vivant au Mexique qui a rejoint le projet de recherche « Modernité/Colonialité » dans les années 1990.
- 4 Pour les théologiens de la libération, ainsi que pour les penseurs « décoloniaux », la « conquête » de l'Amérique, à partir de 1492, représente le vrai point de départ de la modernité capitaliste, processus dans lequel s'est constitué une nouvelle subjectivité (*je conquiers, donc je suis*), tissée à travers l'altérité par rapport à l'« autre » dépourvu d'humanité. Dans les mots de l'auteur : « Contrairement à Weber et à Habermas, pour qui la modernité est un processus “endogène” de la tradition occidentale, Dussel [et les penseurs décoloniaux] soutient que ce processus s'établit en relation avec une altérité niée, celle de l'Indigène » (p. 22). Comme le dirait Anibal Quijano, le capitalisme, la modernité et l'Amérique « sont nés le même jour », en poussant à la formation de ce qu'Immanuel Wallerstein a nommé le « système-monde ».
- 5 Inspirés par le marxisme, par la théorie de la dépendance et par les sciences sociales « critiques », les théologiens de la libération et/ou les penseurs « décoloniaux » *brossent l'histoire à rebrousse-poil*, en l'analysant à partir du point de vue des vaincus, c'est-à-dire de ceux et celles qui ont souffert les conséquences destructives de la spoliation capitaliste – de la colonie à la dépendance périphérique. Ce n'est donc pas par hasard que la TL et la pensée « décoloniale » accordent une très grande importance à la question écologique, en traduisant la lutte des communautés autochtones pour la défense des ressources naturelles contre le « progrès » capitaliste dans la région, fournissant ainsi un exemple de ce que Joan Martínez Alier appelle l'« écologisme des pauvres ». C'est dans ce contexte-là que l'œuvre du théologien brésilien Leonardo Boff est mise en lumière, dont les « continuités » et les « discontinuités » signalent une tentative d'enrichir la problématique de la TL par celle de l'écologie.
- 6 Contre ceux pour lesquels le « tournant écologique » de Leonardo Boff aurait signifié une capitulation devant la pensée hégémonique, l'A. voit là une forme de mise à jour de la critique de la modernité des théologiens de la libération, mise à jour qui a porté à un autre niveau les préoccupations théologiques et politiques de la TL. Selon le sociologue mexicain, l'ouvrage *Ecologia, mundialização, espiritualidade*, publié par Boff en 1993, représente le jalon de cette « transition » à la fois biographique et intellectuelle-théologique, vers une « écothéologie de la libération » inspirée non seulement par les

postulats « classiques » de la TL, mais aussi par l'articulation sui generis entre des éléments de la théologie de la Création et de l'« hypothèse Gaia » – articulation dans laquelle l'anthropocentrisme est saisi comme le responsable principal de la crise écologique et civilisationnelle.

- 7 C'est là qu'on peut voir clairement l'un des points les plus controversés à la fois de l'œuvre la plus récente (éco-théologique) de Boff et de la démarche de Martínez Andrade à son propos. Aux yeux de l'auteur, « Boff soutient que la défense de la nature suppose la défense de l'humanité et implique la destruction du système capitaliste » (p. 229), raison par laquelle il resterait attaché à la position émancipatrice « originale » de la TL et/ou de la pensée « décoloniale ». À l'« option préférentielle pour les pauvres », il aurait juste ajouté la lutte pour la défense de la nature – de la « terre vive ». La difficulté est que, désormais, les deux combats sont dirigés par le théologien brésilien contre l'anthropocentrisme, dont il voit les vestiges jusque dans le courant écosocialiste, dont Michael Löwy est aujourd'hui l'un des représentants principaux.
- 8 En d'autres termes, si d'une part, comme le soutient l'A., le « nouveau paradigme » défendu par Boff ne signifie pas l'abandon pur et simple de la perspective émancipatrice, de l'autre, la critique de la modernité/colonialité qui y est présente semble presque entièrement subordonnée au refus radical de l'anthropocentrisme, ce qui finirait par exiger une redéfinition substantielle (et pas nécessairement dans la bonne direction) de la logique même de la lutte sociale et politique, ainsi que du sens du combat contre le capitalisme et pour la construction d'un nouveau système social. Voilà le dilemme « concret » qui traverse l'étape la plus récente du parcours de Leonardo Boff.
- 9 En reprenant ces débats de manière créative et sans renoncer à l'impératif de la critique, l'A apporte ainsi une contribution précieuse qui nous aide à éclairer un espace de pensée où, jusqu'à nouvel ordre, domine encore l'obscurité. C'est cette « utopie concrète » – du « rêveur éveillé », comme le dirait Ernst Bloch – que Luis Martínez Andrade mobilise afin de reprendre l'espoir fragile dans la possibilité d'une transformation radicale de l'ordre établi dans le droit fil de ce que Walter Benjamin définissait comme la « tradition des opprimés ».